

## Tressaillements de cendres

Dominique Pollès est né en 1945, année zéro de débris et de cendres, de chants tressaillants et d'espoirs en convulsions. Éclosions de vies précédées de charniers et de flammes. Flammes ayant étreint une part de sa lignée maternelle, dont le grand-père Maurice. Cette famille, portant le nom de Nahmias, dont les racines hébraïques signifient la consolation de Dieu, a vu son nom jeté comme bien d'autres dans l'étau de la trahison divine.

La famille paternelle aurait eu la possibilité de les arracher à leur sort mais, face à l'effroi des conséquences, les regards se sont détournés. Ce cataclysme familial a marqué l'entaille originelle du couple parental, et celle-ci se fera

fente, puis irrémédiable fêlure. Sa mère a pourtant été sauvée par son mari, qui n'hésita pas à aller la chercher au commissariat en 1942, armé d'une résolution magnétique qu'il conserva toute sa vie ; précieux héritage offert à son fils.

L'écriture d'un poème, comme toute création artistique, semble impossible après Auschwitz, tant l'éclaboussure âcre perle de toutes parts. Pourtant, et Théodor Adorno le concède, l'antinomie du silence et d'une neuve tentative doit enfanter d'une dialectique créatrice où l'expression artistique se poursuit sans jamais renier ou se dérober au tragique de l'Histoire. Si une vie est encore possible, toujours possible, après la Shoah, l'art, qui est l'une de ses expressions les plus mystérieuses, doit jaillir à nouveau sans omettre les taches dont il est à jamais maculé. N'est-ce pas le sort de l'humanité que de traverser les pires noirceurs pour voir s'élever le jour ? La mémoire de cet indicible formera à jamais l'esprit créatif du sculpteur qui goûtera une vie parsemée de joies jamais déliées de douces amertumes.

L'absence de tombes emplit les âmes de cris sourds, jamais dissipés, et charge les épaules de pierres froides et illisibles : vouloir s'en délivrer

creuse le sillon naturel signifiant désaveu. Cette inclination, aussi désirable soit-elle, n'est que le refus des précipices délimitant les sentiers vitaux ; or, le vertige qu'ils enfantent est propice à une noble régénération. Celle à l'origine de la métamorphose du plomb en or, et de la glaise en formes vivantes. L'alchimie créative se nourrit de tout, y compris de présences fantomatiques hélant d'inaudibles mais perceptibles ondoie-ments. L'éternelle recherche générative d'un *ailleurs*, qui est la trame même de l'existence de Pollès, est marquée par ces cris assourdis auxquels nulle ré-plique n'est suffisante, nulle réponse issue du réel.

## Enlisements de l'enfance

La mère de Dominique, Jacqueline Nahmias, s'est rapidement reconstruite dans l'après-guerre, contrainte par sa responsabilité maternelle toujours vécue comme une charge. Elle sera professeur d'histoire, puis progressivement antiquaire : deux métiers détournant le regard vers les horizons passés, deux carrières réclamant la collection de faits ou d'objets prouvant par leur présence l'existence d'un monde d'hier disparu.

Son père, Adrien Pollès, était professeur de philosophie reconnu pour l'étendue de sa culture et une autorité naturelle appuyée par le maniement de la règle de fer. Bergsonien, il défendait l'existence d'un temps

multiple, d'une mécanique vitale ondulatoire et mouvante, des oscillations mémorielles et d'un esprit trempé d'intuitions toujours renouvelées et sémillantes. Sa mère, kantienne et admiratrice de Julien Benda, regrettait avec ce dernier la trahison des clercs défendant auparavant les valeurs éternelles et inamovibles issues d'une droite raison désintéressée. L'intuitionnisme se voyait confronté à l'intellectualisme dans une perpétuelle *guerre des dieux* transmuée en guerre de couple irradiant l'amour et l'amenuisant jusqu'à son étiolement. Une relation amoureuse ne peut échoir dans les illusions d'une entente absolue dénuée d'épines de discordances : ce sont elles qui forment l'acidité nécessaire au piquant solaire de l'éros. Mais, lorsque les épines se font embûches intellectuelles perpétuelles, et que, de sporadique, la tendresse se fait éparse puis s'évanouit, l'amour se tarit, se tapit, puis se tait. De souriantes, les joutes verbales devinrent surissantes, le jeu se mua en confrontation et celle-ci en guerre venimeuse et corrosive. La véhémence des propos dépassait le conflit aporétique entre deux écoles philosophiques, elle provenait d'un indépassable passé égrené d'ombres tragiques. D'une part, l'abandon du

grand-père qui, peut-être – qui sait ? –, aurait pu être sauvé par la famille d’Adrien, et d’autre part la maternité, jamais voulue et pourtant triplée. La vie et la mort étaient mêlées dans cette fielleuse discorde ayant abouti à la rupture.

Sa culture philosophique, Pollès la doit sans doute à cette guérilla ménagère, une joute larvée et sans répit qui put au moins instruire l’enfant d’une pléthore d’arguments. Mais leur sécheresse teintée de hargne détournera l’homme en devenir de toute volonté polémique et de toute attirance pour l’actualité. La seule clairière sera celle de son intériorité, celle d’un imaginaire inépuisable transcendant les rancœurs des égos baroudeurs, celle où les plaisirs du cœur et du corps correspondent harmonieusement.

L’air de l’école exhalait un long ennui rythmé de tumultes violents et menaçants. Nulle poésie n’y germait, qu’une incessante imbécillité partagée des professeurs et de leurs élèves. Enfants grimaçants, inconstants et bouillonnants, cours aussi interminables que les récréations où les bagarres étaient légion et où Pollès faisait figure de vaillant souffre-douleur, ce qui lui a valu une scolarité parsemée de changements de classes et de collèges. Brimades et

pommades, banquise emmurée, néant de pensée sous une liane de courses et de coups.

L'un des rares souvenirs juvéniles idéalisés accompagnant l'imaginaire créatif du sculpteur est le boulevard Montparnasse et ses brasseries ne souffrant jamais de fermeture. Les rires des couples enlacés, les coupes se vidant, se remplissant, et se brisant allègrement. Tintements de cristal, verres trinqués, chants recouverts d'un brouhaha joyeux et scintillant. Torches ampoulées et jets de phares, vitres embuées dans un air de volupté festive. Saturation électrique, vestige d'une jeunesse bohème ayant nourri les figures les plus inspirantes du panthéon du sculpteur : Brancusi, Foujita, Zadkine, et surtout le livournais Modigliani.

En contraste, son monde familial était circonscrit par un intellectualisme citadin empli de torpeur et par un puritanisme travestissant et mystifiant toute volupté libidinale au point d'interdire aux enfants la vue de la nudité sculpturale des œuvres du jardin du Luxembourg. Ce monde petit-bourgeois parisien était hostile à tous les déploiements instinctifs de Pollès ; libre créativité, amours érotiques, vie

se coupant de la cravate-monotonie pour une étendue laissant libre cours à une *poiésis* ruiselante et enchantée.

L'enfance était sanglée mais choyée, et l'étreinte psychique maternelle, délicieusement étouffante. Aux interdits s'ajoutait l'absence totale de dorloteries ou d'embrassades. Les veilles de couchers étaient pourtant aussi consolatrices et vitales que celle narrées par Marcel Proust dans le premier tome de *À la recherche du temps perdu*. Mais son dénouement signait l'inversion surprenante du schéma habituel : c'est le fils qui lisait des livres à sa mère et non le contraire. Dans cette relation, les caresses se faisaient mots, les baisers, romans.

La filiation maternelle a été un emmurement enamouré et une porte entrouverte sur l'univers de l'art et du voyage. La kyrielle d'expositions visitées à deux, de musées découverts et redécouverts, de concerts et de séances théâtrales était innombrable. Pollès jouissait d'un lien d'exclusivité rare avec sa mère qui l'a introduit, sa vie durant, aux paysages littéraires et historiques qu'elle sillonnait. Les parents réservaient de nombreux voyages auxquels le



père s'esquivaient toujours la veille. Quelle joie pour Dominique ! Privilégié, il a toujours été celui, parmi les trois enfants, qui partait et partageait ainsi des découvertes extatiques avec sa mère éprise. Venise, Florence, Arezzo, le plaisir des voyages italiens était décuplé par celui de jouir du regard pur et insaisissable d'un amour diaphane, jamais retrouvé, jamais retrouvable, hormis dans l'imaginaire sculptural, l'amour maternel.

Adolescent, il se liera d'amitié avec d'autres princes oniriques. Brûlant de sortir le monde des carcans inégalitaires et policiers qui l'en-sevelissaient, ils se tourneront vers la gauche radicale et ses aspirations utopiques. Pollès participera à ces luttes davantage par amitié et espièglerie que par conviction profonde puisque son utopie intime se situe à l'orée de ce monde, dans un ailleurs à découvrir et à bâtir.